

La queue du doryphore

Je ne l'ai pas remarqué tout de suite.

Mon attention était accaparée par les deux filles assises sur le banc en face du mien. Ça pouffait. Ça gloussait. Elles m'ont tout de suite agacée, ces deux-là. Ce n'étaient pas tant leurs rires qui m'irritaient que leurs vêtements. Elles portaient toutes les deux des jeans déchirés. S'il y a bien un truc qui m'horripile dans la mode actuelle, ce sont ces pantalons déchiquetés pour se donner un genre. L'une n'avait que quelques éraflures autour des genoux, mais l'autre donnait l'impression d'être passée tout entière dans une moissonneuse-batteuse. Je ne devrais pas dire ce genre de choses. J'ai soixante-six ans, mais j'essaie de ne pas être trop vieux jeu. D'autant que, moi aussi dans ma jeunesse, j'ai porté des jeans élimés qui faisaient grimper ma mère au plafond.

Quand j'ai eu fini de m'énerver toute seule, mon attention a été captée par un objet abandonné sous le banc qu'elles venaient de quitter. Il émergeait à peine du gazon. D'où j'étais, je voyais juste que c'était un coffret en bois.

Je me suis levée en prenant l'air le plus naturel possible. J'ai traversé l'allée et, au lieu de me baisser pour le ramasser, je me suis assise sur le banc comme si de rien n'était. J'ai profité d'un moment où il n'y avait personne en vue pour me pencher et saisir le coffret entre mes pieds. Je me suis redressée et je l'ai posé sur mes cuisses en le dissimulant derrière mon sac. Je me suis moi-même étonnée de prendre toutes ces précautions. Je ne faisais rien de mal.

Vu de plus près, ce n'était qu'un coffret bon marché avec un fermoir en laiton. Il avait la taille d'une boîte de cigares. On voyait bien qu'il n'avait pas séjourné longtemps dans l'herbe. Il avait l'air comme neuf.

J'ai regardé à droite et à gauche pour être sûre que j'étais seule. J'ai dégagé le fermoir et j'ai soulevé le couvercle. J'ai eu la surprise de ma vie. La boîte contenait un pénis ! En marbre, d'accord, mais un pénis quand même ! J'étais tellement stupéfaite que j'ai refermé aussi sec. Je devais être rouge comme une pivoine.

Quand j'ai retrouvé mes esprits, j'ai soulevé à nouveau le couvercle. Aucun doute possible, c'était bien un sexe masculin. En marbre ou en pierre. Je n'étais pas sûre. Il était plutôt du genre courtaud, pas plus de cinq ou six centimètres de long, avec un gland pointu qui se terminait par un repli délicat dessinant au bout de la verge un orifice parfaitement circulaire. À l'autre extrémité, on voyait bien qu'il avait été cassé.

Il était posé dans une espèce d'écrin de fortune sommairement tapissé d'un tissu rouge bordeaux, imitation velours, qui faisait des plis. Le creux dans lequel il avait été coincé ne correspondait à sa forme que très partiellement. C'était vraiment dommage qu'une telle pièce ait été emballée de façon aussi médiocre. C'est cela qui m'a décidée à ramener le coffret chez moi. A-t-on idée de présenter aussi mal ce qui pouvait être le fragment d'une œuvre d'art ? Et par-dessus le marché, de le perdre sous un banc au milieu des canettes et des papiers gras ! Les gens à qui il avait été confié n'étaient manifestement pas dignes d'en avoir la garde.

Je l'ai glissé dans mon sac et je suis rentrée chez moi. Sur le chemin du retour, je me suis demandé qui avait bien pu le perdre. Certainement pas les deux filles ! C'est vrai que, dès qu'il est question de zizi, la plupart des gens se mettent à rire bêtement, comme je les avais vues faire. Par contre, quand on porte des jeans aussi ridicules, il y a peu de chances que l'on s'intéresse à la sculpture.

Arrivée chez moi, j'ai pris le temps d'examiner ma trouvaille sous toutes les coutures. Au début, j'étais un peu gênée de le manipuler. Il a pourtant bien fallu que je m'habitue. Il n'y avait pas à dire, c'était un bel objet, d'un blanc légèrement écru et d'un poids tout à fait respectable pour une si petite chose. Les nervures plus claires qui striaient sa surface ont achevé de me convaincre qu'il était en marbre. J'étais de plus en plus certaine qu'il provenait d'une statue. Vu son état de conservation, il était peu probable qu'il date de l'Antiquité, mais on ne sait jamais. Il fallait vérifier.

Le démontage de l'écrin a confirmé ma première impression d'un mauvais bricolage réalisé à la va-vite en creusant un morceau de polystyrène expansé. Au fond du coffret, une étiquette du magasin Ava m'a appris qu'il avait été acheté chez nous en Belgique.

Je me voyais mal parler de ma découverte à ma fille. Camille est bien trop coincée. Je me demande comment j'ai pu mettre au monde une femme aussi à cheval sur les principes. J'étais sûre qu'elle allait m'envoyer séance tenante au bureau de police pour rapporter le coffret. Il fallait que je me débrouille autrement. Je me suis souvenue que j'avais un ordinateur depuis deux mois. J'en avais marre d'entendre mes petites-filles me parler des photos qu'elles s'échangeaient sur internet et que je ne voyais jamais. C'est la petite Clémence qui est venue me l'installer. Le problème est qu'elle m'a expliqué tellement vite que je n'ai pas compris la moitié. Heureusement, je ne suis pas encore tout à fait gâteuse. Je sais me servir de Google.

Au bout de cinq minutes, je suis enfin arrivée sur la page de recherche. « Fais simple, Mamie », m'avait recommandé Clémence à propos des requêtes. J'ai écrit « pénis cassé ». On m'avait bien dit qu'on trouvait beaucoup d'horreurs sur internet. Eh bien, c'est vrai ! Mais ce n'est pas celles que je croyais. Je suis tombée sur une page entière d'articles médicaux sur la fracture du pénis. Je ne savais même pas que ça existait ! Il paraît qu'en faisant des galipettes acrobatiques, il y a moyen de se le casser. Ce n'est pas vraiment une fracture, mais ça a l'air de faire mal quand même.

J'ai essayé « pénis cassé de statue ». Là, j'ai trouvé tout de suite ce que je cherchais : l'histoire de l'Héraclès d'Arcachon. Depuis son installation dans un parc de la station balnéaire en hommage à la Résistance, la statue de ce pauvre Hercule se fait régulièrement casser le pénis par des inconnus. Cela dure depuis tant d'années que les autorités ont renoncé à lui en remettre un autre. Désormais, le jour des cérémonies officielles, un employé municipal vient placer sur la statue un sexe amovible, qui se fixe au moyen d'aimants. Il paraît qu'on n'y voit que du feu. Quand la cérémonie est terminée, l'employé municipal vient le rechercher pour le mettre en lieu sûr jusqu'à l'occasion suivante.

Soudain, tout est devenu clair dans mon esprit : j'avais trouvé le membre viril d'un héros statufié. Pas celui d'Arcachon, dont les mensurations impressionnantes étaient incompatibles avec la bistouquette que j'avais découverte. Non, celui d'une autre statue, amputée par une bigote, un fétichiste ou une autre espèce de tordu.

Il n'était évidemment plus question de restituer le précieux objet au vandale qui l'avait volé ou à son receleur. Je ne voyais pas non plus l'intérêt d'aller le remettre à la police. Aussi incroyable que cela puisse paraître, j'avais lu dans le journal que la police belge venait de démanteler la cellule spécialisée dans la lutte contre le trafic d'œuvres d'art.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ma résolution était prise : c'était moi qui allais me charger de retrouver la statue amputée pour lui rendre son attribut ! J'ai éteint mon ordinateur. J'en savais assez. J'ai sorti mon bon vieux guide touristique illustré de la Belgique et du Grand-Duché de Luxembourg, édition 1988. En moins d'une heure, j'avais dressé la liste de tous les musées belges où je pourrais trouver le genre de statue que je recherchais. Inutile d'aller voir plus loin pour l'instant puisque le coffret avait été acheté en Belgique.

Le soir, j'ai eu du mal à m'endormir. J'ai repensé à mon mari. Lui aussi, il avait le pénis cassé. Façon de parler, bien sûr. Il était plutôt en panne, le sien. Il ne pouvait plus avoir d'érection. Comme il avait un problème cardiaque, il n'était pas question de prendre du Viagra. Il s'en voulait, le pauvre. Je n'étais pas triste, parce qu'on s'aimait toujours. D'une certaine façon, on s'aimait mieux. On avait découvert ensemble que le contraire de dur, ce n'est pas mou. C'est doux. J'ai pu enfin trouver le sommeil. Je savais pourquoi j'avais tellement envie de réunir ce sexe orphelin avec son propriétaire.

Le lendemain, j'ai commencé par le Musée royal de Mariemont. C'est à vingt kilomètres de la maison, mais c'était la première fois que j'y mettais les pieds. C'est dommage. Le parc à lui seul valait déjà le voyage. À l'intérieur, il y avait des sculptures antiques en veux-tu en voilà, avec zizi, sans zizi, avec feuille de vigne ! Je n'ai cependant pas eu besoin de sortir le pénis de mon sac pour être sûre qu'aucune d'entre elles ne lui correspondait. Les tailles et les couleurs étaient trop différentes.

J'allais partir quand un groupe est entré dans la salle des antiquités romaines, accompagné d'une guide. Je suis restée et je ne l'ai pas regretté. J'en ai appris des choses ! Notamment pourquoi les héros représentés par les statues antiques avaient un sexe aussi petit. La guide a expliqué que les Grecs anciens considéraient qu'un sexe imposant révélait une personnalité dominée par ses pulsions animales. Au contraire, une verge de petite taille était le signe que l'on était un homme civilisé et rationnel, gouverné par son intelligence et sa sagesse.

La guide a bien remarqué que je suivais le groupe, mais elle n'a rien dit. À la fin de sa visite, je me suis approchée. J'aurais bien voulu lui parler du pénis cassé. Je n'ai pas osé. À la place, je lui ai demandé si ce ne serait pas une bonne idée de reconstituer les parties manquantes de toutes les statues cassées. À sa tête, j'ai bien vu que j'avais dit une bêtise, mais elle ne n'est pas moquée de moi. Elle m'a répondu très patiemment que Silvio Berlusconi avait eu exactement la même idée pour deux statues du Palazzo Chigi lorsqu'il était premier ministre. Il avait fait ajouter une main disparue à Vénus et une verge au dieu Mars, qui avait perdu la sienne

depuis des siècles. Le problème de ce genre de reconstitution est que l'on ne peut plus distinguer le vrai du faux et le faux du vrai. Comme sur internet, a-t-elle ajouté avec un sourire malicieux.

— De plus, on risque de se tromper en ajoutant la partie manquante. Tiens, je vous recommande d'aller au musée L de Louvain-la-Neuve. Vous y verrez une très belle statue de soldat grec. Comme le dieu Mars de Berlusconi, il n'a plus de pénis. Ce n'est pas difficile d'imaginer à quoi celui-ci pouvait ressembler. Par contre, il lui manque aussi l'arme qu'il portait à l'origine dans la main gauche. Eh bien, je vous mets au défi de trouver quel était cet objet et surtout sa taille et sa forme. La réponse n'est pas un secret. Elle se trouve sur le cartel qui présente l'œuvre. Avant de le lire, essayez de deviner de quoi il s'agit.

Le lendemain, à neuf heures trente précises, je piétinais devant l'entrée du musée L. Ce n'était pas une bonne idée. Avant même d'entrer, je m'étais déjà fait repérer par la gardienne qui est venue déverrouiller les portes.

Au début, je faisais mine de m'intéresser aux collections. Je voyais bien qu'elle me tenait à l'œil. Je suis sûre que les objets exposés étaient intéressants, mais je serais incapable d'en citer un seul tellement mon cerveau était obnubilé par mon soldat grec. C'est au troisième niveau que je l'ai enfin trouvé. J'ai eu un choc. C'était lui. J'en étais sûre. Il avait exactement les proportions qu'il fallait et le trou laissé par son pénis cassé semblait correspondre parfaitement à celui que j'avais dans mon sac. Je l'aurais bien sorti tout de suite, mais je sentais que la gardienne était toujours dans les parages.

Rien ne pressait. L'essentiel était de l'avoir trouvé. J'ai pris un peu de recul pour admirer la sculpture. Elle était magnifique et en parfait état de conservation. Un corps d'athlète. Des traits fins. Un bel homme, vraiment. La guide avait raison. Il était difficile de dire quel objet il avait tenu dans sa main gauche.

En attendant d'avoir le champ libre, j'ai fait semblant de visiter l'étage, désert à cette heure matinale. Au bout d'un moment, la gardienne s'est enfin décidée à regagner l'étage inférieur. Je me suis penchée un moment par-dessus la balustrade pour m'assurer qu'elle était partie.

J'ai sorti le pénis de mon sac et l'ai retiré avec précaution du mouchoir qui le protégeait. Il fallait faire vite. Je me suis approchée pour l'ajuster au trou dont il avait été arraché.

— Je peux savoir ce que vous faites ?

C'était la gardienne, remontée en douce par l'ascenseur, comme je l'ai compris plus tard.

— Donnez-moi ce que vous tenez en main ! a-t-elle ajouté en tendant le bras dans ma direction.

Je n'avais pas le choix. Cinq minutes plus tard, j'étais assise dans le bureau de la direction. La gardienne se tenait debout derrière moi les bras croisés. La conservatrice m'écoutait raconter mon histoire tout en faisant tourner entre ses doigts le précieux phallus. Quand j'ai eu terminé, elle a eu la bonté de ne pas m'humilier davantage que je ne l'étais déjà. Au contraire, elle m'a donné un petit cours d'histoire de l'art avec beaucoup de bienveillance.

— Je vais vous décevoir, Madame. Notre statue ne peut pas être celle que vous cherchez. Elle n'est pas en marbre. Elle est en plâtre, ce qui ne l'empêche pas d'être très belle. C'est une copie allemande d'une sculpture romaine, laquelle était elle-même inspirée d'une statue grecque en bronze du cinquième siècle avant Jésus-Christ. L'original, qui a disparu, s'appelait le Doryphore. Doryphore est le mot grec pour porteur de lance. Il a été réalisé par Polyclète, un artiste qui a voulu rendre compte de la perfection des formes que la nature avait données aux hommes. Elle était tellement renommée à l'Antiquité qu'un auteur latin a écrit que cette statue n'était pas seulement une œuvre d'art, mais l'art lui-même. Quant à ce pénis, il n'est pas non plus en marbre. Il est en ciment blanc, agrémenté d'un peu de colorant pour donner cet effet marbré. Il est très bien réalisé, il faut le reconnaître, et dans le style antique. Par contre, il est très récent. Je dirais même qu'il est tout neuf.

Je vais vous le rendre, Madame, mais à une condition : quand vous ferez à nouveau une trouvaille de ce genre, passez me voir dans mon bureau avant de donner des sueurs froides au personnel du musée.

J'ai promis, évidemment, et je suis rentrée chez moi, honteuse et déçue. Le lendemain, j'ai fait ce que j'aurais dû faire dès le premier jour. J'ai photographié le coffret et j'ai collé la photo sur le banc avec mon numéro de téléphone. Après quelques coups de fil farfelus, Manon et Flore ont appelé. Pour être sûre que le coffret était bien à elles, je leur ai demandé ce qu'il contenait. Manon m'a répondu sans hésiter : « la zigounette de mon porc ».

On s'est retrouvées sur le banc. C'étaient bien les deux filles aux jeans déchirés, deux étudiantes en architecture. Le pénis était l'œuvre d'une amie des Beaux-Arts. Elles comptaient

l'offrir au vicelard qui leur donnait cours d'histoire de l'art, avec un petit mot : « Si tu n'arrêtes pas d'emmerder les filles, on te la coupe aussi. »

Un mois plus tard, elles m'ont annoncé qu'il avait arrêté. Pour fêter ça, on est allées s'acheter un jeans.